



Sur le campus de l'Institut catholique de Lille. A droite, l'Institut supérieur d'agriculture. CÉDRIC DHALLUIN POUR « LE MONDE »

## La « Catho » de Lille, une université plurielle

Avec six facultés et vingt écoles, l'établissement est incontournable

Lille  
Envoyé spécial

Les tables individuelles sont alignées dans une nef d'église. Bienvenue à l'Université catholique de Lille. « Comme nous manquons de place, nous utilisons quelquefois ce lieu pour faire passer les partiels », reconnaît-on dans les couloirs. A Lille, le catholicisme se coule dans le pragmatisme de la gestion d'un établissement d'enseignement supérieur.

« Nous avons des valeurs, mais nous ne passons pas notre temps à défendre une bannière. Nous nous inscrivons dans les missions de l'Eglise : un service de l'homme au service des hommes », résume le Père Bruno Cazin, l'un des garants de l'identité catholique de l'établissement. Cet hématologue, qui exerce dans un hôpital public de Lille, est aussi le vice-recteur de la plus importante institution catholique de France, avec 23 000 étudiants.

En plus d'un siècle d'existence, la « Catho » a pris une place centrale dans le paysage universitaire du

Nord-Pas-de-Calais, alors qu'elle ne forme qu'un septième des étudiants de la région. « La Catho a été créée en 1875. Cela lui donne une très forte antériorité historique par rapport aux universités publiques, un ancrage très fort dans le tissu industriel et un réseau d'influence très puissant. C'est ce qui explique sans doute son poids si fort, notamment auprès de la classe politique régionale, pourtant de gauche et a priori plus tournée vers le public », relève Pierre Mathiot, directeur de l'Institut d'études politiques de Lille.

« La Catho est née de la volonté conjuguée de l'Eglise et des industriels chrétiens », rappelle Bruno Cazin. Et les grandes familles industrielles locales, très sociales, n'ont pas abandonné leur soutien.

« Avec son organisation, sa souplesse de gestion et ses services à destination des étudiants, la Catho a un temps d'avance sur les universités publiques », reprend Pierre Mathiot. Au cœur du quartier Vauban, avec le campus historique et ses bâtiments néogothiques dignes des universités anglo-

saxonnes, la Catho réunit toutes les composantes d'une université internationale standard : six facultés, dont une de médecine, vingt écoles, dont l'Edhec, une des meilleures écoles de commerce françaises, des restaurants et résidences universitaires, un hôpital... Chaque entité étant très autonome. « Bref, nous ne sommes pas originaires au niveau mondial, mais très originaux en France », résume Bruno Cazin.

### Concurrence déloyale

« Nous réunissons toutes les missions d'une université. C'est pour cela que nous avons pris officiellement le nom d'Université catholique », explique Thérèse Lebrun, le recteur de l'établissement. Et ce, alors que le terme est, selon la loi française, réservé aux seules universités publiques. Beaucoup d'observateurs reprochent à cet établissement privé de s'arroger ce titre, mais pas seulement. Ils accusent également la Catho de concurrence déloyale car elle emploie en tant que vacataires des professeurs des

universités publiques, et offre des cursus concurrents qui attirent les bons étudiants...

« Nous faisons avec nos moyens, rappelle Thérèse Lebrun. Contrairement à ce que tout le monde pense, nous ne sommes pas riches. Notre budget est de 180 millions d'euros. Nous vivons à 70 % des frais d'inscription, à 15 % du mécénat, et à 15 % grâce à des subventions publiques. »

Avec ses frais d'inscription, qui vont de 1 800 euros à 10 000 euros l'année, la Catho n'est pas le seul rendez-vous de la bonne bourgeoisie locale. Elle attire la classe moyenne et de 12 % à 18 % de boursiers, selon les filières. « C'est plus modeste que les universités publiques, mais c'est notable », estime Francis Deplancke, le directeur de cabinet du recteur.

La force reconnue de la Catho est de soigner l'accueil de ses étudiants, leur accompagnement, l'aide à l'insertion professionnelle, et les relations aux entreprises, grâce notamment à ses grandes écoles de commerce et d'ingénieurs. « Nous avons toujours eu la nécessité de nous adapter aux besoins de la société et de nos étudiants, résume Bruno Cazin. De fait, cela s'est traduit dans nos formations, mais moins dans la recherche. Nous devons nous améliorer dans ce domaine. » Malgré quelques domaines de bon niveau en physique, en économie ou sur les questions d'éthique, la Catho est à la traîne des universités publiques sur ce point.

Dans le cadre du grand emprunt, la préparation commune du projet d'« initiative d'excellence » avec les six autres universités publiques régionales pourrait sceller une nouvelle dynamique de rapprochement pour effacer quarante ans de défiance. ■

Philippe Jacqué

vine Vincent Goubier, délégué général de l'Union des établissements d'enseignement supérieur catholique (Udesca).

Reste que, depuis 2005, le succès des « cathos » ne s'est pas démenti. Partant de très bas, leurs effectifs ont augmenté d'un quart en cinq ans. Et la majorité des nouveaux étudiants rejoignent les formations universitaires, et plus particulièrement les facultés de lettres, de sciences humaines ou de droit. « Cet attrait s'explique par notre offre, différente de l'en-

seignement supérieur classique. Nous accompagnons plus les étudiants, même après obtention du diplôme, ce qui est rassurant pour eux et pour leurs familles », défend M. Goubier.

En revanche, à l'image des universités publiques, les sciences n'attirent plus beaucoup. Quant aux formations canoniques, elles sont en perte de vitesse. Le poids des effectifs étudiants suivant une formation à la théologie est passé de 21 % à 15 % en cinq ans. ■

Marie-Hélène Soenen

## Les écoles d'ingénieurs parient sur l'innovation

Dans le « Centre de codesign », les étudiants peuvent élaborer des projets industriels

Cela s'appelle le « Centre de codesign ». Perchée au deuxième étage de l'Institut supérieur d'agriculture (ISA), une des écoles d'ingénieurs de la Catho de Lille, cette salle-là occupe à elle seule 150 m<sup>2</sup>. Elle s'organise en deux pôles distincts. D'un côté sont installées quelques tables rondes. En arc de cercle, elles font face à un immense écran mural de 3,5 mètres de diagonale. De l'autre, des tables sont disséminées derrière des paravents, et dessus, il y a des écrans tactiles.

Ce jour-là c'est Pierre Giorgini, le directeur du Polytechnicum dont dépend l'ISA, qui assure l'accueil. « Nous nous trouvons dans une pièce ouverte aux élèves ingénieurs de toutes les écoles de la Catho, aux enseignants-chercheurs et aux entreprises. Nous tentons de développer de nouveaux outils pour améliorer le processus d'innovation. »

Si la pédagogie par projet est mise en place dans de nombreuses écoles d'ingénieurs, ce laboratoire est unique en France. « Dans cette salle, les élèves ingénieurs qui optent pour cette option codesign ne travaillent pas en simple collabo-

### Une galaxie de formations

Créée en 1875, l'Université catholique de Lille accueille 22 660 étudiants, dont 1 600 internationaux. Elle compte 30 laboratoires de recherche.

Six facultés (droit, médecine, théologie, lettres...) sont la première composante de la Catho.

Vingt écoles de commerce, d'ingénieurs, ou paramédicales, ainsi qu'un institut social et un institut de formation pédagogique en constituent le deuxième pôle.

Un hôpital de 700 lits et une clinique viennent s'adjoindre à ces lieux de formation.

ration avec des designers, des informaticiens ou des économistes, mais ils co-élaborent des projets communs. La différence est fondamentale », précise l'ancien responsable des « Orange labs », le centre de recherche et développement de France Télécom.

### Tous ensemble

Dans un processus classique, un ingénieur définit les caractéristiques d'un produit, le designer, lui, le dessine, ou l'inverse. Là, tous travaillent ensemble sur un projet précis dans un délai réduit. « Sur l'écran mural s'affiche ce que chacun développe sur son propre écran. Tout peut s'échanger en temps réel d'un écran à l'autre. Et quand un problème doit être réglé en petit comité, les élèves peuvent se retirer dans la seconde partie de la salle », poursuit M. Giorgini.

« Sur chaque projet, deux animateurs organisent le groupe et y dénouent les conflits potentiels qui peuvent naître entre des élèves aux compétences diverses », explique Elodie Collet, qui coordonne ce centre. « Pendant un projet, sur une journée ou une semaine, les étudiants qui rencontrent une difficulté peuvent solliciter des professeurs à tout moment, et ceux-ci doivent être disponibles pour leur donner la solution, quand ils l'ont », ajoute M. Giorgini.

Lors d'une séance récente, seize étudiants, en chimie, en philosophie ou en économie ont réfléchi à la question du recyclage du pain non vendu. Question soumise par un industriel. En une semaine, trois projets ont été développés. Le premier propose de transformer le pain non vendu en éponges biodégradables, le deuxième en allume-barbecue et le troisième en isolant thermique. « Avec le codesign, nous voulons transformer la façon d'apprendre de nos élèves afin de les préparer à travailler différemment », conclut Pierre Giorgini. ■

Ph. J.

## Le privé a le vent en poupe

LES CINQ instituts catholiques français attirent de plus en plus d'étudiants. A la rentrée 2009, selon le ministère de l'enseignement supérieur, 24 230 étudiants étaient inscrits dans les instituts d'Angers, Lille, Lyon, Paris et Toulouse. Soit une hausse d'effectif de 14 % par rapport à 2008.

« Ces chiffres comptent de la même manière les étudiants qui passent deux ou trente heures par semaine dans nos instituts. La hausse existe bien, mais elle est en réalité de 5 % à 7 % par an », relate-

commerce, mais aussi entre étudiants français et étrangers... Contrairement à ce qui est souvent véhiculé, il n'y a pas que la grande bourgeoisie du nord de la France à la Catho. Il y existe un vrai melting-pot.

De même, pour la vie étudiante, ce qui est tout de même un grand plus est que le campus est inscrit dans la ville. Ici, ce n'est pas un campus dortoir, tout au contraire. Quant au côté « catho » de cet ensemble, ce n'est ni pesant

ni gênant. Ici, rien n'est imposé. J'ai, en revanche, trouvé qu'il y avait un vrai souci de l'homme et de la formation humaine. Un simple exemple : les résidences universitaires de la Catho, qui réunissent cent étudiants au maximum, sont toutes à taille humaine, et, à chaque étage, un étudiant, généralement de deuxième année, est chargé d'encadrer les nouveaux étudiants et de les aider à s'intégrer. Je garde un excellent souvenir de cet établissement. »

Jean-Baptiste Saint-Huile, 25 ans, chef d'entreprise

En 2003, après le lycée, j'avais deux possibilités. M'orienter soit vers une classe préparatoire aux grandes écoles, soit vers l'université. Etant quelqu'un qui aime avoir une vie sociale, j'ai opté pour la seconde solution. Pourquoi la Catho, plutôt que le public ? Je cherchais une faculté de sciences économiques qui ait une certaine réputation, notam-

ment en matière d'insertion professionnelle. Et si les études m'y ont semblé un peu chères, les conditions de travail pouvaient justifier ces coûts. Je n'ai jamais regretté mon choix. Si la licence est très théorique, le master en management des entreprises que j'ai suivi était extrêmement pratique, avec un grand nombre d'intervenants professionnels, de nombreux travaux de groupe sur des cas concrets. En dernière année, j'ai alterné cours et entre-

prise. Ce que je retiens de la Catho, c'est la qualité de vie d'un campus installé en centre-ville, mais aussi le suivi dont nous avons bénéficié. On ne se sent pas perdu dans un environnement où, assez vite, tout le monde se connaît. Un autre trait marquant est l'écoute des enseignants et du doyen. Quand nous faisons une critique, si elle était pertinente, elle était généralement suivie d'effet. ■

Propos recueillis par Ph. J.

Jérôme Gayet, 40 ans, directeur d'entreprise

J'ai eu beaucoup de chance quand j'étais à l'Edhec au début des années 1990, l'une des grandes écoles de commerce que compte la Catho de Lille. Je faisais partie de la Fédération des associations étudiantes de l'université. Et l'on peut dire qu'il existe un vrai mélange, non seulement entre étudiants des différentes facultés et des écoles d'ingénieurs ou de